

Jolanta Rachwalska von Rejchwald

Université Marie Curie-Skłodowska, Pologne

jolanta.rachwalska@poczta.umcs.lublin.pl

<https://orcid.org/0000-0003-3159-1942>

La maladie comme métaphore. Autour de la somatisation du politique dans *2084. La fin du monde* de Boualem Sansal¹

ABSTRACT

The aim of this paper is to present the interrelationship between politics and the representation of the patient's body (*pathography*) in the novel of the Algerian contemporary activist and writer Boualem Sansal. In his novel, *2084. La fin du monde*, whose title refers directly to Orwell's work, Sansal creates a vision of a world dominated by religious totalitarianism. The purpose of this paper is to show how the affected body of the main character (and its recovery) becomes both a metaphor of opposition to the totalitarian system and a central structural, semantic and rhythmic figure of the text.

Keywords: Sansal, pathography, dystopy, patient body, totalitarianism

La relation entre le corps et le politique jalonne une histoire tumultueuse des rapports entre l'homme et le pouvoir. Tout régime, d'une manière directe ou indirecte, manifeste son pouvoir par le biais de la domination du corps, vise le contrôle du corps avant la mainmise de l'esprit. C'est la leçon de Michel Foucault qui, dans *Surveiller et punir*, explique que

[l'] histoire du corps, les historiens du corps l'ont entamée depuis longtemps. Ils ont étudié le corps dans le champ d'une démographie ou d'une pathologie historiques ; ils l'ont envisagé comme siège de besoins et d'appétits [...] ; ils ont montré jusqu'à quel point les processus historiques étaient impliqués dans ce qui pouvait passer pour le socle purement biologique de l'existence. Mais le corps est aussi directement plongé dans un champ politique ; les rapports de pouvoir opèrent sur lui une prise immédiate ; ils l'investissent, le marquent, le dressent, le supplicient, l'astreignent à des travaux, l'obligent à des cérémonies, exigent de lui des signes [...]. Cet assujettissement n'est pas obtenu par les seuls instruments soit de la

¹ Je dédie cet article à la mémoire de Paul Virilio : philosophe, urbaniste, concepteur de la dromadologie, promoteur d'une réflexion sur la vitesse et le politique ; il est décédé le 10 septembre 2018.

violence soit de l'idéologie ; il peut très bien être direct, physique [...] ; il peut être calculé, [...] techniquement réfléchi, il peut être subtil, ne faire usage ni des armes ni de la terreur, et pourtant rester de l'ordre physique. C'est-à-dire qu'il peut y avoir un « savoir » du corps qui n'est pas exactement la science de son fonctionnement, et une maîtrise de ses forces [...] : ce savoir et cette maîtrise constituent ce qu'on pourrait appeler la technologie politique du corps (Foucault, 1975, pp. 30-31).

Nous nous proposons de transférer cette pensée foucauldienne sur le territoire de la littérature afin d'étudier l'intrication entre le politique et le corps malade dans le roman de Boualem Sansal, intitulé *2084. La fin du monde* (2015). Les péri-textes éditorial et auctorial ont tout pour conférer à cette puissante fiction dystopique un statut du roman politique par excellence. D'abord, il compose – avec un essai *Gouverner au nom d'Allah* (2013) et un roman *Le Train d'Erlingen ou la métamorphose de Dieu* (2018) – une trilogie consacrée à la montée de l'islamisme dans le monde. Qui plus est, son auteur, Boualem Sansal (né en 1949), est un essayiste et romancier algérien, dont la posture sociale, définissable par le terme de « dissidence », « semble une porte d'entrée sur la vie et sur l'œuvre » de celui qui affiche une attitude « féroce critique vis-à-vis des dérives du pouvoir algérien [...] » (Rérolle, 2016). Étant très impliquée dans le contexte politico-social de l'Algérie, son œuvre est devenue l'objet de la censure de la part du gouvernement de son pays. Pourtant, cet « homme révolté et tranquille » (Aïssaoui 2018) continue à habiter l'Algérie et à porter haut et fort sa parole engagée et enragée. En dernier lieu, politique dans ce roman, l'est aussi le choix de la fiction dystopique, car Sansal se lance dans le genre viscéralement étranger à la culture algérienne et, africaine en général, liée traditionnellement au conte. De toute manière, ce choix relève de sa prise de position, car il ne se considère ni comme un inventeur de fables, ni comme un littérateur, mais comme un « lanceur d'alertes », revendiquant la posture d'un « éveillé des consciences » qui s'est imposé une obligation, quelque peu paradoxale pour un romancier, de « parler vrai » (Steinmetz, 2018).

Son roman d'anticipation, *2084. La fin du monde*, récompensé par le Grand Prix du roman de l'Académie Française, est d'abord un grand traité sur ce que c'est la démocratie et ses principes les plus profonds. Nous nous proposons d'en faire ressortir tout son engagement en l'appréhendant comme exemple d'une *pathographie*² littéraire (*pathos* et *graphein*)³, vu la signification attribuée à la maladie du personnage principal, Ati, atteint de tuberculose. D'emblée, un constat s'impose. L'étude du roman porte à croire que la maladie et le corps malade ne

² Nous reprenons un terme utilisé par A. Hawkins (1993). Cf. Aussi Boruszkowska (2016).

³ Selon le Littré, *pathos* désignait d'abord « souffrance » et par suite « passion » ; *graphein*, signifie en grec, « faire des entailles » et par suite, graver des caractères », d'où « écrire » et « dessiner ».

fonctionnent pas seulement dans ce roman comme un thème littéraire. Nous avançons une thèse que la maladie et toute la dimension patho-somatique du roman sont narrativement fonctionnelles et qu'elles sont appréhendables, à la fois, comme métaphore et dispositif. Comme il s'avérera au cours de nos analyses, la maladie et tout le processus de guérison seront considérés comme une métaphore du cheminement mental du personnage malade vers la conquête de la liberté et de sa propre identité, vers la prise de conscience du sens de son existence et de la nécessité de la révolte ; outre la métaphore, la maladie devient aussi un modèle conceptuel, voire un dispositif qui configure la trame narrative et régit la structure formelle du roman.

Notons que le roman de Sansal, axé thématiquement sur la figure d'un jeune tuberculeux, entre en résonance avec une myriade de textes « pathographiques » dont parle Susan Sontag dans son célèbre essai *Choroba jako metafora (La maladie comme métaphore)* (Sontag, 1977)⁴. Elle y démontre, à renfort de maints exemples, la récupération culturelle de la tuberculose, le codage symbolique que la culture confère à cette maladie, surtout celui de la pérégrination intérieure vers la découverte de l'identité personnelle et vers l'individuation (Sontag, 1977, pp. 30-40).

Mais de quelle manière le politique croise le somatique dans ce roman qui construit une puissante vision d'un monde dystopique ? D'abord, il y a lieu d'expliquer que dans le cas de *2084. La fin du monde*, il s'agit de la politisation du corps qui n'a rien de politique en soi ; et, pourtant, elle se manifeste dès l'ouverture du roman qui met en scène le personnage principal, Ati, qui séjourne dans un sanatorium situé dans la haute montagne Sîn, doublement séparé du monde par la topographie et la nature hostile. Puisque le protocole clinique de la tuberculose exige un isolement, le réinvestissement littéraire de cette maladie impose de préférence les scénarios spatiaux privilégiant la topographie de la réclusion, qui favorise la nidification des personnages malades dans des lieux solitaires et éloignés. C'est le cas du roman de Sansal, où le sanatorium pour les tuberculeux, qui est un lieu constrictif et angoissant, ayant tout d'un lazaret pour les pestiférés, a trouvé son emplacement dans les « montagnes du bout du monde » (Sansal, 2015, p. 34). Ati y a été envoyé, en état de « semi-inconscience » (Sansal, 2015, p. 68), par les fonctionnaires de son pays appelé l'Abistan.

Cet empire a été fondé après le Char ou la Grande Guerre Sainte, en l'éponymique an 2084, année qui constitue la césure entre l'ancien monde et « la Nouvelle Ère » (Sansal, 2015, p. 23) post-apocalyptique. Cet hyperconflit

⁴ Parmi un très grand nombre d'ouvrages qui thématisent les personnages souffrants de tuberculose, nous ne citons, à titre d'exemple, que quelques-uns : T. Mann, *La montagne magique*, A. Dumas, *La Dame aux camélias*, Hugo, *Les Misérables*, Selma Lagerlöf, *Le charretier de la mort*, Gide, *L'Immoraliste*, H. Beetcher Stowe, *La case de l'oncle Tom*, Ch. Dickens, *Dombey et Fils* ainsi que *Nicolas Nickleby* ; E. O'Neill, *Le Long voyage vers la nuit*.

est décrit comme une véritable hécatombe qui « a tout détruit et transformée radicalement l'histoire du monde » (Sansal, 2015, p. 62), en réduisant au néant la civilisation occidentale et en pratiquant la purge humaine à grande échelle, car les gens : « [...] moururent par millions » (Sansal, 2015, p. 62). Cette guerre sanglante a été menée au nom la religion unique, incarnée par le dieu Yölah et son délégué sur terre, Abi. En Abistan règne un totalitarisme religieux, l'« hyper-empire théologique » (Attali, 2009, p. 241), conforme aux commandements du Livre Saint de l'Abistan, le *Gkabal* dont les lois majeures ne prêtent à aucune confusion : « seulement l'Acception et la Soumission » (Sansal, 2015, p. 48). Le Haut Conseil de l'Abistan a compris le potentiel subversif de la langue et pour cette raison a imposé à tous ses fidèles non seulement la religion unique, mais aussi la langue qu'on a nommée Abilang, qui a tout de la *novlangue* à la George Orwell. Il s'agit donc de l'« Empire de la Pensée unique où mécroire est impensable » (Sansal, 2015, p. 45), où penser est impossible, où tout un chacun qui « s'interroge et discute est un hérétique » (Sansal, 2015, p. 226) ; il s'agit donc de l'empire du Même, où la pensée libre n'existe pas, car la différence, indispensable à la pensée, n'existe pas. Tout est soumis à l'Ordre et à la Discipline, censés reproduire des êtres dociles, non pensants et aveuglément croyants, « [...] le Système n'ayant d'autre finalité que d'empêcher la liberté d'apparaître » (Sansal, 2015, p. 49).

Le corps d'Ati est décrit suivant une symptomatologie propre aux maladies infectieuses, dont la tuberculose. Cependant, cette maladie, qu'il développe après la grande guerre, pourrait s'interpréter comme une réaction somatique de son corps aux atrocités vécues, comme une intériorisation de l'histoire, une somatisation du politique. À un autre degré de l'analyse, elle pourrait être lue comme une métaphore du trauma provoqué par les atrocités de l'hyperconflit et par tous les bouleversements totalitaires qui ont secoué ce pays. Sansal nous fait comprendre qu'Ati, avant sa maladie, était l'une des victimes des manipulations mentales du régime totalitaire, dont témoignent les preuves de son endoctrinement :

Ce dont il se régalaient jadis – et dont il se flattait – l'écœuraient aujourd'hui : espionner les voisins [...] houspiller le passant distrait, talocher les enfants, cravacher les femmes [...], prêter la main aux bourreaux volontaires lors des exécutions de peines (Sansal, 2015, p. 80).

C'est dans ce sens que nous proposons de considérer le corps d'Ati comme un corps *politisé*, car contrôlé et manipulé par le biais de la « technologie du corps », dont parlait Foucault, qui atteint l'individu dans le plus profond de lui-même. Pourtant, le rouleau compresseur du régime totalitaire ne déprave pas seulement les caractères, mais atteint les hommes dans la dimension physique de leur corporéité. Le corps d'Ati, décrit au début du roman comme un individu rabougri, à la posture avachie, ayant une allure fantomatique d'un vieillard, a tout d'un corps *politisé*. Mais outre cela, il s'agit aussi d'un corps *historisé*,

car dans sa substance corporelle, prématurément vieillie, s'imprime l'historique apocalyptique de ce pays, transformé de force en un empire totalitaire.

Tout ce que nous avons dit sur le rigorisme pétrificateur de l'empire se reflète dans la corporéité d'Ati dont le trait dominant est la lourdeur, la *gravitas*. Cette lourdeur n'est pas que physique, mais s'imprégnant du rythme du sanatorium - dominé par l'inertie et une atmosphère lénifiante qui paralyse la volonté d'agir - elle s'appesantit aussi sur le moral. L'ambiance somnambulique de cet hôpital, qui ressemble à un lieu de réclusion, se métastase sur l'ensemble du territoire de l'empire où le temps, privé de passé et de futur, stagne et se fait limpide, presque inexistant : « Dans tout le pays, [...] il ne se passait jamais rien [...] » (Sansal, 2015, p. 41).

Ce marasme résulte de l'interdit dont sont frappés les habitants du pays, qui ont été privés du droit de se déplacer librement, activité jugée trop dangereuse pour la sûreté de l'empire. Paul Virilio, qui étudiait la corrélation entre la vitesse et le politique, considérait le mouvement comme facteur essentiel de l'organisation sociale et du contrôle politique : « Dans toutes les révolutions, il y a la présence paradoxale de la circulation » (2001, p. 13). Puisque les gens dans la dystopie sansalienne sont privés de possibilité de se déplacer, ils sont aussi lésés du potentiel que présuppose toute pénétration libre de l'espace, telle que la rencontre ou l'échange. Cela signifie, en réalité, la destruction des liens sociaux, car « toute société humaine est un réseau de rencontres » (Jacquard, 2005, p. 221).

Pourtant, il existe un type de mouvement autorisé par cet empire totalitaire ; il s'agit d'un mouvement réglementé et contrôlé qui relaie et renforce l'immobilité du sanatorium ainsi que l'inertie de l'état. Dans cet empire, qui sert à Sansal de figure pour dénoncer la menace mondiale d'une suprématie islamiste, « [l]e pèlerinage était le seul motif admis pour circuler dans le pays [...] » (Sansal, 2015, p. 17). Seulement les pèlerins sont autorisés à pouvoir se déplacer, privilège dont la logique est expliquée par Jacques Attali qui constate que « La figure dominante de l'Islam n'est d'ailleurs pas le fidèle, mais le pèlerin, le prédicateur, le converti, le prosélyte » (2006, p. 239). Or, les corps des pèlerins, enrégimentés en des caravanes, se déplacent uniquement dans des circuits préprogrammés : « [...] par des chemins balisés qu'ils ne pouvaient quitter, jalonnés de haltes plantés au milieu de nulle part [...] » (Sansal, 2015, p. 16)

L'écriture de Sansal excelle dans la description de ces interminables caravanes de pèlerins qui n'avancent pas, mais tournicotent dans un mouvement qui est la négation du mouvement libre. Les phrases d'une longueur interminable, qui semblent disparaître au détour d'une virgule ou d'une page, correspondent mimétiquement à cette pérégrination para-topique sans destination. Mais, l'espace et le chemin seraient-ils envisageables comme le territoire politique ? Il s'avère que ce mouvement, en termes de finalité, est stérile mais, politiquement, il est utile, faisant partie des techniques de domination du corps. L'empire a rendu

dociles ces corps et les a mis à son service en les réduisant à une déambulation insensée, qui abêtit et fatigue, n'ayant aucune finalité. Puisque tout « espace est dislocation », comme l'affirme Benoît Goetz (2001, p. 28), donc la mise en mouvement des caravanes se révèle une technique insidieuse de gérer les flux et de ménager les énergies humaines, c'est aussi une manière de disloquer les existences et de programmer « la trajectoire de la masse mobile » (Virilio, 2001, p. 16), afin de mieux la contrôler.

Le corps tuberculeux d'Ati est posé dès le début du roman comme un corps-obstacle qui fait entrave à la mécanique bien huilée de l'hyper-empire. Mais, en quoi le corps malade peut-il déranger et qui peut-il menacer ? À y bien réfléchir, son corps malade s'avère imprévisible, étant le siège d'une dynamique, d'un processus pathologique qui couve dans ses tréfonds et dont le développement échappe au contrôle. Dans le contexte de l'ingérence du politique dans le corporel, sa maladie pourrait être comprise, métaphoriquement, comme symptôme du désordre intérieur, comme un « facteur perturbateur qui rompt l'équilibre fragile des différences, des structures, des codes » (Baguley, 1995, p. 171). Assimilable sur ce point à la crise, « [...] elle rend souvent plus visibles les articulations essentielles du groupe, les lignes de force et les tensions qui le traversent » (Revel & Peter, 1974, p. 172).

Puisque la maladie indique un état qui se caractérise par une grande entropie, ce qui implique un fort potentiel de changement et d'instabilité, il n'y a rien d'étonnant dans le fait que l'empire souhaite contrôler le corps malade en le contraignant à l'isolement et l'enfermement, en lui imposant les techniques du contrôle du corps, certes, les plus primitives mais aussi très efficaces. Pour cette raison, les « hygiénistes » de la Religion unique ont décidé de séparer les malades du reste du peuple. Un tel sort sera le lot d'Ati : « Par on ne sait quel détour, on s'était persuadé qu'ils [les tuberculeux] étaient la cause de tous les malheurs de l'humanité » (Sansal, 2015, p. 63).

Étant relégué au sanatorium, séparé de la société, le corps d'Ati devient *immédiatement politisé*, car mis sous contrôle de l'empire. Puisqu'il s'agit de la prise de pouvoir sur ce corps, on a affaire à un acte éminemment politique qui relève de la foucaldienne technologie du corps. Mais cet acte de domination du corps n'a rien de brutal, car il relève, certes, d'une violence, mais celle sournoise et occultée, dédoublée par la topographie de la réclusion. Qui plus est, ce lieu possède une caractéristique d'un espace « autre », au sens foucaldien du terme, d'un espace hétérotopique (Foucault, 2009, pp. 24-26), c'est-à-dire celui où les gens se côtoient mais ne se rencontrent pas ; partageant le même espace, ils ne créent pas de liens, car il n'y a pas entre eux de relation, il n'a pas de *re-latio*. Isolé du monde extérieur et privé de contact humain, le malade est considéré par l'« Appareil » (Sansal, 2015, p. 49) de l'État comme un individu « défectif », c'est-à-dire imparfait qu'il faut réparer, « redresser », d'où la nécessité d'une orthopédie politique.

Nous avons dit que ce corps malade est lourd d'un changement qui se prépare. Mais, à partir de quel moment son équilibre intérieur se rompt-il ? Paradoxalement, c'est au sanatorium que commence la transformation d'Ati ; puisqu'il y vivait en réclusion et « ne connaissait pas le monde libre » (Sansal, 2015, p. 46), il apprenait en écoutant des pèlerins qui y faisaient halte et racontaient des « merveilles [...] », qui étaient les yeux qui avaient vu le monde » (S Sansal, 2015, p. 27) :

Entre malades et pèlerins, Ati apprit beaucoup. Ils arrivaient des quatre coins du vaste empire. Apprendre d'eux [...] un peu de leurs coutumes et de leur histoire, entendre leur accent et les voir vivre au jour le jour était une surprise pour lui, un formidable enseignement (Sansal, 2015, p. 63).

Le contact, même éphémère et furtif avec les pèlerins qui venaient au sanatorium, lui faisait comprendre la complexité et la diversité du monde ; celle dernière se manifestait sous la forme sensible de l'odeur, qui est une trace olfactive de l'altérité par excellence :

La forteresse offrait une vision globale du peuple des croyants dans son infinie diversité [...]. Lorsqu'il reprit quelques forces, Ati courut de chambrée en chambrée et s'en mit plein la vue, les oreilles, le nez aussi, car ses gens avaient des odeurs, elles étaient typiques, on pouvait suivre chacun à l'odorat (Sansal, 2015, p. 64).

Les premiers contacts d'Ati avec l'altérité étaient très ouvrants : ils préparaient un germe à sa pensée critique, fécondaient sa pensée paralysée par la Soumission et commençaient le ferment des idées dans sa tête. L'éveil de son esprit critique marquera le début de sa « guérison » qui le mènera à une vie en pleine conscience.

Le temps de sa convalescence constitue un processus parallèle au réveil de sa pensée, à une lente éclosion de sa conscience et à sa constitution en tant qu'un être pensant, posant un regard attentif et inquiet sur le monde. Ati se hisse à sa liberté tout seul : cet être soumis se transformera en un homme qui, à partir de lambeaux de phrases chuchotées par quelques pèlerins, fera son vivier qui déclenchera le processus de la fermentation de sa pensée. Un jour, parmi les phrases saisies au vol, il a cru entendre que « la caravane avait pris la route interdite et franchi la frontière » (Sansal, 2015, p. 35). Cette nouvelle plongeait le sanatorium dans « la stupeur et l'abattement » (Sansal, 2015, p. 35), car elle faisait naître l'incompréhension : « Quel monde pouvait-il exister au-delà de cette prétendue frontière ? [...] Quel esprit pouvait-il concevoir le dessein de fuir le royaume de la foi pour le néant ? » (Sansal, 2015, pp. 35-36) La « frontière », ce mot incompréhensible dans l'empire de la religion unique, s'avère un révélateur d'une lente mais à la fois d'une irréversible transformation d'Ati : « L'existence d'une frontière était bouleversante. Le monde serait donc divisé, divisible, l'humanité

multiple ? » (Sansal, 2015, p. 39). À partir de ce moment, l'idée de frontière a commencé à tarauder son esprit ; son acception lui était obscure, mais rentrait comme une vrille dans son esprit pour ne plus le lâcher : « quelque chose remuait dans sa tête et l'obsédait » (Sansal, 2015, p. 79).

À force de rouler dans sa tête les mêmes questions, Ati « ne se reconnaissait pas, il avait peur de cet autre qui l'avait envahi [...] » (Sansal, 2015, p. 44). Assailli par les doutes, Ati se hasarde à penser, en commettant de la sorte un acte répréhensible vu la loi de l'Abistan. Puisque « [l]e plus grand savoir du monde plie devant le grain de poussière qui enraie la pensée » (Sansal, 2015, p. 38), Ati vit une sorte de « révélation » (Sansal, 2015, p. 41) qui lui permet de pénétrer les manipulations de l'empire et de devenir conscient de sa condition d'un être berné et assujéti par l'Empire. Dans cet état d'esprit, sa métamorphose semble irréversible :

Quelque chose s'était cassé dans sa tête, il ne voyait quoi. Il avait cependant la claire conscience qu'il ne voulait pas être l'homme qu'il avait été dans ce monde qui [...] lui paraissait si horriblement vilaine et crasseux, il désirait cette métamorphose qui s'amorçait dans la douleur et la honte, dût-elle le tuer. L'homme qu'il était [...] se mourait, il le comprenait bien, une autre vie naissait en lui (Sansal, 2015, p. 47).

L'essentiel de la métamorphose d'Ati consiste dans la prise de conscience de soi et dans son désir d'individuation :

[...] dans ce désert brûlé qu'est l'Abistan on découvre une petite racine de liberté qui pousse dans la tête fiévreuse d'un phtisique à bout de force, elle résiste au froid, à la solitude, à la peur abyssale des cimes et en peu de temps invente mille questions impies (Sansal, 2015, p. 193)

Il importe de savoir qu'Ati n'a pas été poussé dans sa métamorphose par une force extérieure ; au contraire, grâce à la mise en branle de la machine mentale du doute, il devient l'agent de sa métamorphose, le « producteur de sa propre vitesse » (Virilio, 2007, p. 13). La découverte de la puissance de sa propre pensée était pour Ati une expérience euphorisante, parce qu'il se sentait comme « un dieu qui de ses pensées faisait des miracles » (Sansal, 2015, p. 55). Le moment décisif pour lui survient au cours d'une nuit quand il effectue une sorte de rite de passage en s'initiant à la liberté. Il se surprend, sous la couverture, à bégayer un mot inconnu : « une décharge électrique le traversa. [...] il s'entendait répéter ce mot qui le fascinait, [...] qu'il ne connaissait pas [...] : « Li...ber...té... [...] C'était un cri intérieur... » (Sansal, 2015, p. 55). Une fois enclenché, le processus de la prise de conscience ne s'arrêtera plus.

Après son retour à sa ville Qodsabad, le doute continue à inquiéter son esprit. Il fait connaissance de Nas, un fonctionnaire chargé de l'inspection des fouilles archéologiques, qui confortera ses doutes sur l'acte fondateur de l'Abistan :

« C'est son regard qui attira celui d'Ati, c'était le regard d'un homme qui, comme lui, avait fait la perturbante découverte que la religion peut se bâtir sur le contraire de la vérité [...] (Sansal, 2015, p. 74) ». À partir de ce moment, la « fièvre de la révolte » (Sansal, 2015, p. 138) ne le lâche plus et il se donnera des défis impossibles. Il se lie d'amitié avec Koa (Sansal, 2015, p. 93) avec qui il bravera l'interdit en s'aventurant dans le ghetto de Qodsabad, faisant l'« odyssee dans ce monde interdit » (Sansal, 2015, p. 114).

Ce qui est intéressant dans le processus d'individuation d'Ati, c'est que sa révolte se fait double, bi-vectorielle ; d'abord, son corps malade est érigé en un instrument de révolte contre les technologies sophistiquées de domination de l'empire. Ensuite, Ati prend conscience de la nécessité de se révolter contre son propre corps, ce traître pourri de soumission, manipulable et impressionnable, car « les hommes sont des moutons endormis » (Sansal, 2015, p. 193). Ati découvre le pouvoir insidieux de la manipulation mentale propre à l'abilang, qui « force au devoir et à la stricte obéissance. [...] [c'est] une langue inventée en laboratoire qui avait le pouvoir d'annihiler chez le locuteur la volonté et la curiosité » (Sansal, 2015, p. 260). Il découvre que l'empire totalitaire instrumentalise la langue unique et en fait un outil pour instiller dans l'esprit humain les miasmes lénifiant la pensée. La force subversive de l'abilang fait partie des technologies du corps, car elle assoupit la pensée, fait taire le rêve, fait oublier un désir de liberté et, enfin, fait berner l'âme dans la non-existence.

Au terme de notre parcours, il est possible de constater qu'à travers ce roman se lit l'histoire du corps qui, sans être *par essence politique*, est cependant *toujours investi* pas le politique : il somatise l'événement historique et incarne, par la maladie et le dénuement, la crise de la civilisation ; mais surtout, ce corps cesse d'être « défectif », car il s'érige comme la grande figure du réveil de la conscience humaine et de la révolte contre les diktats du système totalitaire.

Le corps malade et convalescent d'Ati joue aussi un rôle structurel devenant l'opérateur de jonction du temps scindé par la Grande Guerre. Elle a fracturé le temps de l'empire en deux temporalités opposées. Ati, ce « révolté-né » (Sansal, 2015, p. 188) est donc posé comme celui qui a conçu un grand rêve de liberté et qui vient pour accomplir la jonction du temps disloqué, du temps auquel « il ne manquait rien, peut-être, un ordre » (Sansal, 2015, p. 57), parce que la guerre lui a fait perdre les notions de passé et de futur. Grâce à sa révolte individuelle, à son rêve de liberté et à sa quête de la frontière, il est possible que ce soit lui, Ati, qui ait à rétablir l'ordre et la continuité du temps humain dans ce monde dystopique mis « hors des gonds »⁵.

Tout le parcours de ce personnage, de la maladie jusqu'à sa guérison, sert à Sansal pour démontrer que l'espoir de vaincre tout régime totalitaire ne relève pas

⁵ Nous paraphrasons une réplique d'Hamlet : « Le temps est hors des gonds. Ô sort maudit / Que ce soit moi qui aie à le rétablir ! », Acte 1, scène 5 (Shakespeare, 1978, p. 68).

d'une transcendance, mais vient par la pensée, par le questionnement critique de la réalité, et par la curiosité de savoir ce qu'il y a derrière la frontière.

L'idée de la frontière semble fondamentale à Boualem Sansal pour dévoiler, en filigrane, un mécanisme fragile et paradoxal de la démocratie qui nécessite, pour son existence, tout ce qui manque au monde prétendument parfait de l'Abistan : le dissensus, la différence et l'altérité. Qui fait taire l'altérité instaure le régime totalitaire, c'est la leçon de Boualem Sansal qui, pour sonder le « mystère de la liberté » (Sansal, 2015, p. 49) et pour en faire ressortir une véritable lumière, est prêt à recevoir « en plein visage le faisceau de ténèbres qui provient de [notre] temps » (Agamben, 2008, p. 22).

Bibliographie

- Agamben, G. (2008). *Qu'est-ce que le contemporain ?* Paris: Payot/Rivages.
- Aïssaoui, M. (2018). Être écrivain en Algérie : Boualem Sansal, l'homme révolté et tranquille. Retrieved November 14, 2018, from <http://www.lefigaro.fr/livres/2018/09/27/03005-20180927ARTFIG00083-tre-ecrivain-en-algerie-boualem-sansal-l-homme-revolte-et-tranquille.php>.
- Attali, J. (2006). *Petite histoire du futur*. Paris: Fayard.
- Baguley, D. (1990). *Le naturalisme et ses genres*. Paris: Nathan.
- Boruszkowska, I. (2016). *Defekty. Literackie auto/pato/grafie – szkice*. Kraków: Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris: Gallimard.
- Foucault, M. (2009). *Le corps utopique. Les hétérotopies*. Paris: Nouvelles Éditions Lignes.
- Goetz, B. (2001). *La Dislocation. Architecture et philosophie*. Paris: Les éditions de la Passion.
- Hawkins, A. (1993). *Reconstructing illness : studies in pathography*. West Lafayette: Purdue University Press.
- Jacquard, A. (2005). *Nouvelle petite philosophie*. Paris: Stock.
- Rérolle, R. (2016). Boualem Sansal, la dissidence (1/5). Premier épisode. Retrieved November 12, 2018, from <https://www.franceculture.fr/emissions/voix-nue/boualem-sansal-dissidence-15-premier-episode>.
- Revel, J., & Peter, J.-J. (1974). Le corps. L'homme malade et son histoire. In J. Le Goff, & P. Nora (Eds.), *Faire de l'histoire. Nouveaux objets* (pp. 169-188). Paris: Gallimard.
- Sansal, B. (2015). *2084. La fin du monde*. Paris: Gallimard.
- Shakespeare, W. (1978). *Hamlet, Le Roi Lear* (Y. Bonnefoy, Trans.). Paris: Gallimard.
- Sontag, S. (1999). *Choroba jako metafora. AIDS i jego metafory*. Warszawa: PIW.
- Steinmetz, M. (2018). Boualem Sansal : le monde est noir, c'est sa couleur naturelle. Retrieved November 14, 2018, from <https://www.humanite.fr/boualem-sansal-le-monde-est-noir-cest-sa-couleur-naturelle-660274>.
- Virilio, P. (1977). *Vitesse et politique*. Paris: Éds. Galilée.